

Un certain regard sur le cinéma australien

André Giguère

Number 118, October 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50884ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giguère, A. (1984). Un certain regard sur le cinéma australien. *Séquences*, (118), 25–26.

UN CERTAIN REGARD SUR LE CINÉMA AUSTRALIEN

Cette année, le Festival des films du monde accordait la vedette au cinéma australien dans la section Cinéma d'Aujourd'hui. Cet immense territoire du bout du monde a peu fait parler de son cinéma, avant ces dix dernières années. Même si ce cinéma possède, selon Pierre-Henri Deleau, directeur de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, une situation avantageuse quant au professionnalisme de ses cinéastes, à ses coûts de production acceptables, à la force de sa monnaie et enfin à l'usage de la langue anglaise, ce cinéma rencontre un problème sérieux: celui de résister à la polarisation très puissante que les États-Unis exercent sur ses réalisateurs. Ainsi Peter Weir, George Miller, Fred Schepisi, Gillian Armstrong, Bruce Beresford travaillent déjà à Hollywood.

Outre *Annie's Coming Out* et *Buddies* qui faisaient partie de la compétition officielle du festival et dont vous retrouverez un aperçu critique à la page 14, sept longs métrages, un moyen métrage et deux courts métrages d'animation composaient la section Cinéma d'Aujourd'hui.

Ned Wethered, film d'animation de onze minutes, raconte sur un ton nostalgique l'histoire assez banale d'un homme qui rendait visite à la famille de la réalisatrice Lee Witmore, dans son enfance. Les dessins tracés sur papier au crayon de plomb confèrent au film un aspect vieillôt, rappelant les dessins d'écoliers d'une époque révolue.

Beaucoup plus incisif, *Dance of Death* est un film d'animation de neuf minutes d'un humour noir douteux, presque sadique. Le réalisateur Dennis Tupicoff en voulant dénoncer la violence à la télévision pousse l'ironie jusqu'à la bêtise. Parce que sans nuance, *Dance of Death* n'est rien d'autre qu'une cruelle et vulgaire accusation sans effet.

Lousy Little Sixpence, documentaire de 54 minutes d'Alec Morgan, retrace, aux moyens de bandes d'actualités (newsreels), de films d'archives, de photographies et d'interviews, les temps difficiles qu'ont eu à vivre les aborigènes sous la loi des colonisateurs britanniques au début du siècle. D'un aspect plutôt traditionnel, ce film retient notre intérêt surtout à cause du caractère singulier des informations qu'il contient. Il nous montre comment, par une douce et tranquille exploitation, un peuple peut en dominer un autre en le considérant, avec toute la bonne foi du monde, inférieur à lui-même.

Basé sur des faits réels survenus dans les années 1930, *Strikebound* est une reconstitution fidèle des problèmes qu'affrontèrent les habitants d'une petite ville minière australienne, à l'occasion de la première grève de l'histoire de ce pays. Le sujet n'est pas neuf mais le jeune et talentueux réalisateur de vingt-quatre ans, Richard Lowenstein, réussit à nous captiver du début à la fin du film. Évitant les pièges du mélodrame et du manichéisme, *Strikebound* nous touche par la sensibilité de ses personnages qui sont d'une profonde humanité, par son climat oppressant et claustrophobique. Les séquences filmées dans la mine rappellent l'atmosphère étouffante de *Das Boot* de Wolfgang Petersen.

L'histoire joue aussi un rôle important dans *Silver City* de Sophia Turkiewicz. La réalisatrice, à travers les méandres d'une histoire d'amour entre une jeune immigrante polonaise et un compatriote, brosse un tableau de l'époque de l'après-guerre (1949), alors que la société australienne a ouvert ses portes à une immigration massive. Fuyant la misère, un groupe de Polonais est pris en charge par l'État australien et doit accepter de se soumettre aux conditions imposées par leur hôte. Rapidement, ils se rendent compte qu'ils sont des citoyens de deuxième zone, installés dans des camps de fortune qui leur rappellent les camps nazis et dans lesquels maris et femmes ne peuvent

Strikebound de Richard Lowenstein



cohabiter. À l'extérieur du camp, une population xénophobe aux valeurs étroites et racistes les agresse sans cesse. Le scénario, dans un habile dosage de fiction et de faits historiques, nous permet de suivre les difficultés de ces nouveaux arrivants. Cependant, la réalisatrice n'arrive pas à nous faire ressentir avec intensité le drame amoureux, pas plus que les déchirements de ces gens secoués par un destin ingrat. Sa mise en scène lourde, sa photographie sans nuances et ses cadrages serrés donnent au film un aspect sirupeux qui désamorce l'effet dramatique et le rend semblable à un banal téléfilm.

Ces mêmes défauts de mise en scène, nous les retrouvons avec plus d'amplitude encore dans *Moving Out* de Michael Pattinson, qui raconte l'histoire d'un jeune immigré italien aux prises avec les valeurs de ses coutumes familiales traditionnelles et celles d'être un jeune Australien. Voulant à la fois nous émouvoir et nous faire rire, à la manière des comédies de mœurs italiennes, le cinéaste ne réussit qu'à nous ennuyer profondément. Pire encore sont les deux films suivants: *Stanley* et *One Night Stand*. *Stanley*, de Esben Storm, raconte l'histoire d'un jeune excentrique héritier d'une immense fortune qui décide, en allant résider dans une famille ordinaire, de tenter de vivre comme le commun des mortels. L'inexistence de la mise en scène, l'aspect stéréotypé des personnages et l'insignifiance du scénario font de *Stanley* un film totalement insupportable. *One Night Stand*, de John Duigan, utilise de façon démagogique des thèmes usés comme l'apolitisme de la jeunesse et la libération sexuelle, pour supposément nous sensibiliser à la menace nucléaire. En fait, tout le film n'est qu'un prétexte pour nous montrer des jeunes qui, à l'abri des radiations, jouent au strip-poker afin de passer le temps.

Fast Talking de Ken Cameron, qui a pour personnage principal un jeune adolescent, possède un scénario bien structuré et une mise en scène sensible et bien rythmée. Il s'agit du portrait touchant d'un jeune délinquant, fils d'un père alcoolique et orphelin de mère, vivant dans un quartier délabré de Sydney. Nous suivons avec intérêt le jeune Rod (joué avec conviction par Steve Carson), cherchant à survivre dans un milieu taré et sans espoir, au moyen de ruses et d'astuces souvent amusantes.

Enfin, *Man of Flowers* de Paul Cox, certes le film le plus original et le plus intéressant de cette sélection, mérite une attention spéciale et nous souhaitons qu'il puisse trouver un distributeur. Charles Brenner, esthète vieillissant, vit seul entouré de ses souvenirs et d'objets

d'art qu'il affectionne. Chaque mercredi, il paie un jeune modèle, Lisa, pour qu'elle vienne chez lui se déshabiller au rythme romantique du duo d'amour de *Lucia di Lamermoor* de Donizetti et lui offrir sa nudité. Ensuite, Charles se précipite sur l'orgue de l'église voisine et joue pendant des heures.

Cet individu singulier aux attitudes étranges rappelle, sous certains égards, le personnage de Peter Sellers dans *Being There*: tous deux semblent vivre en retrait du monde extérieur. Charles Brenner a érigé en perversion son goût de la beauté et Paul Cox cerne, avec tendresse et chaleur, le portrait de cet homme pourtant raffiné, doux et sans méchanceté qui, sous les conseils de son psychiatre, écrit chaque jour une lettre à sa mère morte qu'il s'adresse ensuite à lui-même. Le cinéaste nous fait voir que l'univers de cet esthète pervers est d'une irréprochable moralité comparé à celui des autres personnages, que ce soient son professeur d'art insensible, son psychiatre délirant ou encore l'ami de Lisa, un peintre maniaque et fumiste.

Sans jamais tomber dans la complaisance, Paul Cox sait, grâce à un scénario audacieux où l'humour d'une élégance toute britannique côtoie un ton d'un raffinement presque cruel, à une mise en scène maîtrisée et lyrique, à une photographie soulignant l'insolite et la nostalgie et à une musique émouvante, nous captiver, nous provoquer et surtout nous fasciner.

Disons en terminant qu'il n'est pas possible d'évaluer, au contact de ces quelques films, la qualité de la production cinématographique australienne de ces dernières années, mais nous pouvons souligner cependant que son cinéma d'auteur, aussi personnel et original soit-il, est menacé par la marée des télé-films commerciaux d'une piètre qualité cinématographique.

Voici ce que déclarait au journal *Le Monde* Richard Lowenstein, le réalisateur de *Strikebound*, le 24 mai 1984: « L'industrie du cinéma australien n'a pas encore fini de pleurer ses enfants fugueurs, et nous n'avons pas réussi à remplacer ses personnalités aussi fortes et talentueuses que celles de Peter Weir et de George Miller. On traverse une période de flottement; le pays cherche toujours son identité, et les investisseurs privés poussent à la plus grande médiocrité [...] Il y a chez nous désormais toute une génération de très jeunes cinéastes décidés à se montrer exigeants sur l'art et le style. »

André Giguère